

Sous le sapin, des livres

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **76 (1988)**

Heft [12]

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Sous le sapin, des livres

Comme chaque année au mois de décembre, nous vous présentons quelques-uns des livres que nous avons lus et aimés ces derniers mois : choix éclectique, reflétant à la fois la diversité des goûts des rédactrices et leur commune passion pour la lecture !

Essais et biographies

Formidable Streisand

Françoise Gerber
Barbra Streisand
Favre, 1988, 236 p.
dont 32 pages de photos

(pbs) — Cette biographie est intéressante à un double titre. C'est d'abord l'histoire d'une jeune fille qui, partie de rien, réussit en dépit des obstacles « naturels » et des embûches qu'on lui tend. Chanteuse, comédienne, elle triomphe par le disque, au théâtre, au cinéma et à la TV. A 22 ans elle était déjà la vedette la mieux payée des Etats-Unis, grâce à ses dons évidents, mais aussi parce qu'elle est une travailleuse infatigable, perfectionniste, qu'elle possède la lucidité d'une vraie professionnelle et des nerfs d'acier. Et il en faut pour affronter les coulisses du show-biz et l'envers de la médaille, ou des médailles, car Barbra a reçu toutes les récompenses possibles, jusqu'à la Légion d'honneur.

Très tôt elle prend conscience, parce qu'elle en souffre, qu'elle est devenue une personnalité publique avant d'être devenue une personne. Mais elle le deviendra. Elle réussira chaque fois qu'elle pourra, sans concession à la mode, à être elle-même dans une chanson, un film ou une comédie musicale.

Au faite de sa carrière, elle met celle-ci en jeu, malgré les avertissements, en créant *Yentl* à partir d'une nouvelle de Sin-



ger, sur un thème féministe : l'histoire d'une jeune fille qui se déguise en garçon pour pouvoir étudier le Talmud. C'est un succès. Le message passe. Ce n'est pas le seul qu'elle fera passer. Elle consacre aussi son talent, son prestige et sa fortune à soutenir les activités antinucléaires, les droits de l'homme et la protection de l'environnement.

Encore Freud

Denise Demoy
En vérité en vérité je vous le nie, Essai sur l'idéologie freudienne
Grenoble, PUG, 1988, 134 p.

(cc) — Entre l'idéologie et la psychanalyse flotte un vieux malaise qui ne ressemble en rien à de l'indifférence. Pour Denise Demoy, il vaudrait mieux appeler ce malaise un déni, à comprendre comme une « discrète mais tenace al-

lergie de la plupart de (ses) collègues à l'égard de tout ce qui touche à l'idéologie ». Psychanalyste elle-même, Denise Demoy entreprend l'analyse de cette « maladie professionnelle » qui consiste pour les praticiens à se croire nulle part — fantasme d'impunité qu'elle résume en la formule, brève mais efficace, « d'illusion d'extra-territorialité ». L'idéologue, c'est toujours l'autre : « L'analyse et les analystes résistent à l'idéologie et leur système immunitaire est apparemment sans faille. »

Après une première partie consacrée au déni de l'idéologie par la psychanalyse, Denise Demoy annonce vouloir « dégager la spécificité de l'idéologie freudienne ainsi que le conservatisme observé, par beaucoup d'analystes des deux sexes, dans le traitement de deux grands ordres de différences : celle des sexes et celle des générations ».

Concernant la différence des sexes, l'auteure reprend évidemment les thèses — déjà bien connues — du « phallo-

centrisme » de Freud, puis passe en revue les positions de théoriciens ultérieurs, plus ou moins encombrées de « virilo-centrisme ». Les pistes de réflexion sont nombreuses, trop nombreuses peut-être pour être menées à bien : sur la symétrie entre *Penisneid* et *Gebärmutterneid* (manque/envie de pénis, manque/envie de matrice), sur l'interprétation freudienne de la trentaine pour les femmes et les hommes, sur les conséquences pour les deux sexes de la hiérarchie entre le sensoriel et le conceptuel, sur les causes de l'adhésion des femmes à des thèses misogynes, on reste régulièrement sur sa faim... tant sur le plan analytique qu'idéologique. Que les deux plans soient confondus, c'est ce dont on sort convaincu, par la multiplicité des exemples cités. Mais on n'en sait guère plus, en revanche, à la fin de l'essai, sur leurs modes d'interaction, ni chez Freud, ni chez les analystes, ni chez les analysés. Déception légitime du lecteur/de la lectrice auxquels l'auteure laissait entendre que l'idéologie n'était pas forcément une tare dans la pratique analytique. Qu'en fait-elle, Denise Demoy ? comment en tire-t-elle parti dans sa propre pratique ? c'est malheureusement ce qu'elle ne dit pas. Si elle ne cache pas son propre substrat idéologique — le ton personnel du livre n'est pas la moindre de ses qualités — la psychanalyste se tait sur la mise en œuvre de ce qui constitue pourtant l'objet de son exhortation : « Une exploitation positive des différences, de sexe, ou d'âge, contre une régression vers l'Unique, le Même, l'Indifférencié. »

WHAT'S ON A MAN'S MIND

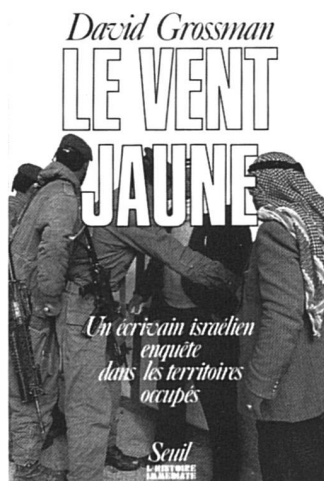


Israël : dialoguer ou réprimer ?

David Grossman

Le Vent jaune

Seuil, Paris, 1988, 247 p.



(bqv) — D. Grossman est né à Jérusalem en 1954. Il travaille à la radio, est marié et a deux enfants. Il est considéré comme l'un des meilleurs jeunes romanciers israéliens et a déjà écrit deux romans et des nouvelles et livres pour les enfants.

Le vent jaune, c'est le vent de la colère qui souffle vingt ans après la guerre des Six Jours et qui réduit le choix politique d'Israël à une seule alternative : dialogue ou répression. Pour faire un article pour un journal israélien, D. Grossman s'est rendu en Cisjordanie : au lieu d'y rester quelques jours c'est deux mois après qu'il revient avec un très grand reportage qui devient un livre, ce livre.

Pour l'auteur, toute solution au conflit israélo-palestinien doit passer par la recherche d'une entente entre les deux communautés, et pour s'entendre il faut bien se connaître. Aussi il est parti voir et il a constaté l'ampleur du ressentiment et de la haine que les habitants des territoires occupés vouent aux Israéliens. Il a su, à travers les entretiens personnels qu'il a eus, restituer l'humain et l'universel.

Nous rencontrons les enfants qui jouent et leurs institutrices, petits frères des grands qui jettent des pierres, les pay-

sannes marquées par l'amertume et la cruauté de leur vie, les étudiants et étudiantes (en majorité) assidus et passionnés par le savoir et la connaissance, tous ces gens dont il dénonce l'avenir bouché.

Face aux bientôt deux millions de Palestiniens, la politique répressive d'Israël ne peut que continuer à tisser la haine et l'esprit de vengeance : David Grossman se refuse de léguer à ses enfants l'escalade de la violence et de la répression, l'engrenage fatal de la guerre. Israël doit s'engager dans la voie de la négociation.

Inutile de préciser que ce livre, résultat d'un travail remarquable, est l'objet de chaudes controverses en Israël.

Une célèbre rebelle

Gisèle Halimi

Le Lait de l'Oranger

Gallimard, Paris, 1988

(bqv) — Peut-on être féministe et ne pas connaître Gisèle Halimi ? Sans contester, depuis *La Cause des Femmes* la réponse est non. Aussi il faut lire *Le Lait de l'Oranger*.

C'est un livre de mémoire, jailli de la mort de son père bien aimé, mémoire de son enfance, mémoire de ses débuts, mémoire des luttes quotidiennes d'une célèbre rebelle.

Le lait qu'elle n'aimait pas et qu'elle devait boire chaque jour pour sa croissance de petite fille bien élevée, versé chaque fois sur l'oranger rachitique du jardin jusqu'au jour où les parents s'en aperçurent, ce lait donne le titre et le symbole de cette vie que nous connaissons déjà un peu par *La Cause des Femmes* ou les relations des grands procès auxquels elle a participé.

A 8 ans, petite juive en Tunisie, elle se révolte contre l'institutrice raciste et antisémite qui la martyrise, puis foment la résistance au culte rendu à Pétain dans son école pendant la période Vichy. Je ne vous raconte pas, il faut le découvrir.

Au moment de prêter son serment d'avocate, elle conteste et réfléchit sur le sens de ce serment traditionnel qu'elle

juge dangereux dans sa servilité.

Plus tard, députée au Parlement français, elle exauçera ce vœu et fera modifier ce serment. On repasse avec elle, plus intimement que dans les relations de procès, les grands moments de la défense des militants du FLN pendant la guerre d'Algérie, du procès de Bobigny sur l'avortement...

Avocate de causes devenues célèbres, elle a des amis non moins célèbres et c'est sous un jour différent qu'elle nous présente les présidents Coty, de Gaulle, Giscard, Mitterrand, les ministres Chirac, Simone Veil, Edgard Faure, le Tunisien Bourguiba et le Marocain Mohammed V, ou encore ses amis Camus, Sartre, Simone de Beauvoir, Aragon, Lurçat, et son deuxième mari Claude Faux. Tous et d'autres traversent son histoire et celle du féminisme, dépeints d'une plume affectueuse ou amicale, mais sans complaisance.

Oh ! Bien sûr, malgré les 400 pages, on reste sur sa faim et il reste à espérer qu'une autre occasion dans sa vie lui donnera envie de nous livrer encore quelques mémoires.

J'ai été particulièrement sensible à sa réflexion sur le féminisme, née de ses contradictions personnelles comme mère, femme mariée ou pas, engagée politiquement.

Tout cela autour d'Edouard Taïeb, son père, mort d'un cancer ; ce pourrait être « le livre de mon père » pour paraphraser A. Cohen.

La passion de l'Europe

Maria Antonietta Macciocchi

La Femme à la Valise

Grasset, 1988, 406 p.

Paru en italien sous le titre

Di là dalle porte di bronzo

en 1987,

Ed. Mondadori, Milan

(bqv) — Maria Antonietta Macciocchi a publié de nombreux essais : *De la Chine, De la France, Après Marx, Avril, Sexualité féminine et fascisme*, etc., qui tous ont soulevé passions et polémiques.

J'avais lu avec un intérêt passionné son livre précédent

2000 ans de Bonheur, autobiographie d'une femme debout et en mouvement, d'une journaliste écrivaine, professeure, engagée politiquement, d'une femme pour qui j'avoue avoir eu un vrai coup de foudre. Son parcours affectif, politique et historique lui a fait côtoyer et rencontrer tous les personnages qui ont compté aussi bien en littérature, en art et en politique de notre temps. Parlementaire européenne, italienne, professeure à la Sorbonne à Paris, elle est passionnée de et par l'Europe.

Bien évidemment, étant donné la proximité de décembre 1992, tout un chacun a son idée sur l'Europe, et c'est le dernier sujet « dont-on-cause ». M. A. Macciocchi, depuis toujours mais spécialement depuis quatre ans, a choisi d'étudier le destin culturel de l'Europe qui sort de ses traditions et de son histoire. Elle a interrogé Erasme, Dhuoda, Goethe, Voltaire, Frédéric II, Benda, Le Goff, Braudel, Malaparte, Sartre, Eco, Wojtyła, j'en passe... Du Moyen Âge à demain elle a tracé une image du « continent perdu » qu'elle espère vivant dans un avenir proche. Elle passe en revue le génie de l'Europe et des Européens avec tous les « ismes » (romantisme, fanatisme, stalinisme...) et autres idéologies qui l'ont influencée. La description du fonctionnement de la technocratie du Parlement européen est un morceau d'anthologie plein d'humour. La rencontre avec le pape Jean Paul II éclaire un aspect peu ou pas connu de ce personnage hors du commun pour qui l'Europe a un sens et un devoir d'existence.

Les Anglais, « le peuple le plus obtus, le plus barbare » (selon Stendhal), les Français « les plus inhumains » (Chateaubriand), les Hollandais « avec leurs gros sabots », les Belges « marchands obscènes » (Baudelaire), les Italiens « paysans anarchiques ou aristocrates raffinés » (selon le *Guardian*), les Allemands avec « leur choucroute et une grenade en guide de saucisse » (pour *l'Espresso*), et les Espagnols cruels et méprisants (à cause des corridos) etc. peuvent-ils adopter une identité commune qui dépasse les stéréotypes et les lieux communs ? La définition de la mayonnaise n'est-elle pas un sujet de querelle entre Français et Allemands au

Parlement européen ? Et l'Europe de l'Est n'est-elle pas aussi importante dans notre histoire culturelle commune ? M. A. Macciocchi aborde tous les sujets dans un désordre savant et passionné et avec toutes les contradictions qui peuvent nourrir notre réflexion. Elle nous entraîne sans hésitation vers une Europe neuve et originale où nous ne pouvons que toutes et tous nous retrouver.

Musique : la méthode de Chopin

Jean-Jacques Eigeldinger
Chopin vu par ses élèves
3e édition revue et complétée,
La Baconnière, 1988, 452 p.
+ 40 pages d'illustrations
hors texte



Croquis de Maurice Sand.

(pbs) — Chopin, ce magicien, ce poète, était aussi un pédagogue-né. A Paris, de 1832 à 1849, il a mieux gagné sa vie en donnant des leçons à un louis d'or chacune qu'en vendant ses compositions aux éditeurs ou en donnant des concerts. On a recensé les quelque 150 élèves, déjà bons musiciens, auxquels il a prodigué ses conseils. Mais il n'aimait pas écrire, ni en polonais, ni en français, et il n'a laissé qu'à l'état d'ébauche la méthode qu'il avait tenté d'écrire.

Jean-Jacques Eigeldinger, professeur de musicologie de Genève, a regroupé les fragments de cette méthode, les nombreux témoignages laissés par les élèves ou les amis de Chopin, les critiques dans les

journaux de l'époque, les notes manuscrites de Chopin sur les partitions employées par ses élèves. C'est comme un fil conducteur à travers les techniques, les doigts, et surtout les indications d'interprétation que Chopin recommandait à ses élèves. C'est passionnant, même pour de simples amateurs. On n'a évidemment point d'enregistrements dus directement à des élèves de Chopin, mais on en a par exemple de Paderewski — rouleaux et disques — qui avait été prendre conseil à Paris d'une vieille dame qui était considérée comme la meilleure élève de Chopin.

Egalité, disait-elle

Thierry Boissel
Sophie de Condorcet
Presses de la Renaissance,
1988, 298 p.

(et) — 1988 aura été l'année des Condorcet. Après la remarquable biographie à quatre mains que les Badinter* ont consacrée à Monsieur, voici un ouvrage fort bien ficelé, qui s'attache à la personnalité de Madame de Condorcet, née Sophie de Grouchy. Le nom vous rappelle vaguement une morne plaine chère à Victor Hugo ? Vous y êtes : le responsable de la débâcle de Waterloo fait partie de la famille de la marquise. C'est son frère. La référence n'est certes pas très glorieuse et l'Histoire n'a pas loupé ce maréchal sans envergure. Pas un mot par contre sur la brillante aînée. Pourtant, la «jolie Grouchette», comme l'appelait affectueusement son oncle Dupaty, était bien connue de ses contemporains. Pour sa très grande beauté, mais aussi pour sa personnalité, exceptionnellement riche, passionnée et généreuse.

Sophie aurait pu se contenter du destin honorable que le Siècle des Lumières réservait aux femmes bien nées. Elle est cependant bien plus qu'une jolie poupée que l'on exhibe fièrement dans les salons. Charles Dupaty avait d'ailleurs senti ce que recelait «l'air de noblesse et d'élévation répandu dans toute la personne (de sa nièce)».

Issue d'une famille d'aristocrates éclairés, Sophie de Grouchy reçoit une excellente instruction. Elle devient même chanoinesse dans l'établissement semi-ecclésiastique de Neuville-en-Bresse. Une chanoinesse athée, mais qu'importe ? Ses parents désiraient surtout que leur fille jouisse d'une prébende, sorte de revenu fixe, qui lui assure une certaine aisance. Au cours de ses années de couvent, elle s'initie à la

lors pourquoi elle rallie si tôt la cause de la révolution.

Madame de Condorcet n'est pas seulement une brillante intellectuelle. Elle manie aussi admirablement le pinceau. Ce talent lui permettra de faire bouillir la marmite sous la Terreur, car les biens de son mari sont séquestrés et lui-même devra vivre dans la clandestinité.

Le portrait que brosse ici Thierry Boissel est d'une extrême précision. Rien n'est laissé au hasard et on découvre avec plaisir cette superwoman, qui s'est lancée avec audace et détermination dans la lutte pour les droits de l'homme et, déjà, pour l'égalité entre les sexes.

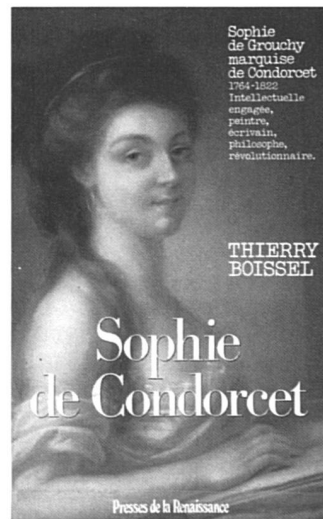
* Voir FS juin/juillet 1988

Littérature

Roman d'enfance

Susanne Derieux
L'Enfant et la Mort
Plaisir de lire, 1988, 306 p.

(sch) — Quelle excellente idée d'avoir réédité ce livre qui obtint, en 1968, le Prix Charles-Veillon et qui fut très vite épuisé.



pensée de Rousseau, de Diderot et surtout de Voltaire, auquel elle voue une admiration sans bornes. On comprend dès

Vingt ans après

Anne-Lise Grobété
Pour mourir en février
L'Age d'Homme, 156 p.,
coll. Poche Suisse, 1988

Anne-Lise Grobété
Pour mourir en février



(srl) — Ecrit à la fin des années soixante, alors que l'auteure n'avait pas

encore 20 ans, *Pour mourir en février* est réédité aujourd'hui en poche, pour la plus grande joie, espérons-le, des jeunes d'aujourd'hui, qui y trouveront, comme leurs aînés d'hier, l'écho d'un mal de vivre qui n'épargne aucune génération. Rappelons qu'Anne-Lise Grobété avait reçu pour ce livre le Prix Georges-Nicole en 1970.

Dans le cadre de la remise des prix de la Fondation vaudoise pour la promotion et la création artistiques, Anne-Lise Grobété vient de recevoir un Prix du Rayonnement (10 000 francs) qui est à la fois une reconnaissance de son talent et un encouragement à poursuivre son œuvre de création.

Ce roman sensible et fin met en scène une petite fille vive, curieuse de tout, grimant aux arbres, plus intéressée par les jeux de son frère que par ceux de sa sœur, voulant tout savoir des choses et des gens, de la vie, de la religion... et bientôt aux prises avec les graves problèmes de la maladie et de la mort.

Et c'est l'histoire d'un grand amour aussi, sur fond de petite ville vaudoise.

« (...), un des plus beaux livres sur l'enfance que je connaisse » écrivait Albert Cohen en 1977.

Apocalypse now

Betty Mahmoody,
Jamais sans ma Fille
Fixot, 1988, 403 p.

(et) — Pourquoi diable Betty s'est-elle fourrée dans un guépier pareil ? Elle n'a pourtant rien d'une écrivain. Rescapée d'un premier mariage, deux fils ados sur les bras, elle ne s'est pas lancée tête baissée dans une nouvelle aventure conjugale. D'autant plus que cette fois l'élu est Iranien. Façonné par l'Amérique, certes, mais viscéralement attaché aux valeurs prônées par l'islam, notamment en ce qui concerne la place des femmes dans la société. Et ça, Betty s'en apercevra un peu tard, car le bougre avait bien caché son jeu.

Jamais sans ma Fille — l'auteure mène en effet une rude et longue bataille pour arracher sa fille Mahtob au sort qui l'attend — est le récit d'une Américaine séquestrée en Iran pendant deux ans, simplement parce que son mari en a décidé ainsi. Une apocalypse très ordinaire au pays des fous d'Allah.

Betty Mahmoody tente ici d'en finir avec sesangoisses. Féroce, quand elle peint le comportement de son mari et de sa belle-famille, elle se garde cependant de mettre tous les Iraniens dans le même panier : si elle a réussi à sortir de l'enfer, c'est grâce à l'ingéniosité et au courage de personnes choquées par le fanatisme ambiant, et

l'auteure ne l'a pas oublié. Ce souci d'objectivité au milieu de tant d'horreurs donne une force peu commune à son témoignage, dont l'immense mérite est de dire haut et fort la dramatique complexité des problèmes auxquels se heurtent les couples interethniques. Et ce ne sont pas les quelque 1500 femmes retenues contre leur gré dans les pays de l'islam qui diront le contraire.

Passages

Edith Habersaat
Des Plis dans l'Aube
Ed. de la Thièle, 1988, 166 p.

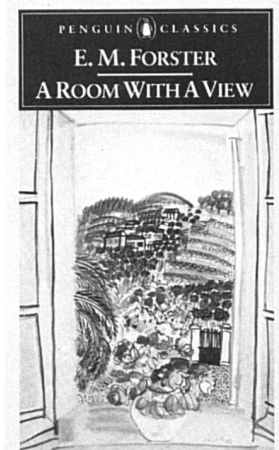


(mm) — Après la publication, l'an dernier, d'une remarquable monographie consacrée à l'œuvre d'Yvette Z'Graggen, Edith Habersaat revient à l'écriture poétique. Son roman ne se raconte pas ; on ne peut que l'esquisser par petites touches, par larges failles, à la manière des destins qui s'y entrecroisent. Celui d'Elsa qui, entre son éveil à la féminité et sa nostalgie de l'enfance, connaît l'intense vertige de grandir. Celui d'Olga, sa mère, blessée par l'inéluctable distance « de sa petite à elle qui dérive loin d'elle ». Froissements entre les êtres, fragilité de l'amour naissant, élan vers la vie, vers l'absolu jusqu'au dénouement tragique. Mais toujours... la Poésie qui, tel un filon d'or, court au long des pages, en zébrant les mots de lumière.

Jeux de regards

E.M. Forster
Avec Vue sur l'Arno
C. Bourgois, 1986, 323 p.
(en anglais : *A Room with a View*, Penguin Classics, 256 p)

(pbs) — Le film *Chambre avec Vue* aura-t-il contribué à remettre en vedette le charmant roman de E. M. Forster, portant le même titre, et qui mérite bien d'être lu ou relu ? C'est une subtile analyse, pleine d'humour, de l'écart entre l'image que l'homme se fait de la femme et le besoin de la femme de se dégager de cette image pour trouver



son identité. Le roman date du début du siècle, Forster était un ami de Virginia Woolf, c'est une page d'histoire, mais d'une histoire qui n'est pas achevée.

La Suisse romande autrefois

Gisèle Anserge
Prendre d'aimer
B. Campiche, 1988, 336 p.

(sch) — L'action de ce roman (qui obtint sur manuscrit le Prix Paul-Budry 1987) se situe au début du XIXe siècle, juste après les guerres napoléoniennes. L'héroïne, Séverine Pitteloud, nous fait parcourir une bonne partie de la Suisse romande, de son village montagnard jusqu'à Fribourg, en passant par Sion, Villeneuve et Lausanne.

L'histoire de Séverine, à laquelle on s'attache de plus en plus au fil de la lecture, est l'occasion pour l'auteure de dépeindre la condition précaire de la femme au XIXe : elle n'était guère considérée, à moins qu'elle ne fût un peu sorcière. C'est aussi le prétexte de descriptions très précises de la vie quotidienne en Suisse romande : pages excellentes sur les bains de Loèche, sur l'aristocratie séduisante, sur une paroisse protestante vaudoise, sur les bas quartiers de Lausanne... pour ne citer que celles-là.

Par son style net et élégant, grâce aussi à un travail de documentation considérable, Gisèle Anserge — tout en créant

une histoire intéressante — ressuscite une époque de notre histoire.

Les anti-héros

Hélène Richard,
Nouvelles de Personne
Albert Meynier, 1988, 84 p.

(cc) — Vingt-cinq petites histoires consignent les petites pensées de petits employés, de petits chefs, de petits maris et de petits vieux : les *Nouvelles de Personne* d'Hélène Richard s'attachent à des gens ordinaires auxquels l'auteure prête un langage simple, oral, terre à terre et uniforme. Un obèse content de l'être, un douanier qui aime son métier, un chef d'entreprise satisfait, cinq veufs et beaucoup de maris, trompeurs ou trompés, volages ou abandonnés, assassins de leur femme en acte ou en pensée. Les personnages d'Hélène Richard ne sont pas médiocres, ils sont petits, sortes d'anti-héros dont les histoires se suivent et se ressemblent dans leur affligeante banalité.

Malgré la monotonie du style parlé et son inévitable lot de clichés, les *Nouvelles de Personne* rappellent avec tendresse que la difficulté de vivre n'est pas le privilège des héros, et que la petitesse a aussi sa poésie.